

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

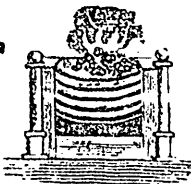
Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LUCIE, (suite et fin) ; POÉSIE.

LUCIE.

[SUITE ET FIN.]

IV.

Le jour suivant la comtesse de Guercy et Miss Diana allèrent pour la première fois faire une visite à Mme Vialart. Albert avait trouvé un prétexte pour ne pas les accompagner, et il attendait leur retour avec une espèce d'anxiété. En ce moment il redoutait presque la pénétration de sa mère, et il craignait qu'en voyant Lucie elle eût deviné son secret. Mais la bonne dame n'avait nulle clairvoyance pour tout ce qui tenait à des sentimens qu'elle ne connaissait que par théorie, et en rentrant elle dit simplement à son fils :—Je ne m'attendais pas à trouver ici un si charmant voisinage ; savez-vous, Albert, que Mme Vialart est réellement d'une rare distinction : nous la verrons souvent. Je trouve que jusqu'à présent vous n'avez pas assez profité de ces relations, qui auraient pu vous être fort agréables.

Albert n'osa pas répondre ; il était confus d'avoir si bien dissimulé avec sa mère, et se tournant vers miss Diana, il lui dit :

—Et vous, ma belle cousine, quelle impression rapportez vous de cette visite.

Elle regarda Albert avec une expression singulière de raillerie, de dépit concentré et répondit froidement :

—Cette dame est assez aimable, mais elle n'a ni fraîcheur, ni beauté. Je lui trouve un air trop languissant, des façons de parler trop recherchées : parfois je ne la comprenais pas. Et puis, quelle fantaisie, quand on a un visage si pâle, de l'engager dans une toilette si sombre. A la voir avec sa robe de laine, son fichu plissé, montant jusqu'au menton, et ses cheveux tout soigneusement séparés en bandeaux, on dirait une religieuse.

Somme toute, c'est une personne assez originale.

—Sans doute, répliqua vivement le comte, surtout si l'originalité consiste dans une grâce exquise : un esprit remarquable et une bonté parfaite !

Miss Diana rougit ; ces mots avaient froissé son orgueil et blessé tout ce qu'il y avait en elle de susceptibilités : ils achevèrent de l'éclairer, et elle vit avec une âpre et profonde jalousie, avec un inexprimable sentiment de surprise, de colère et de dédain quelle était la femme qu'Albert lui préférait. Mais cette découverte même la releva et lui inspira la pensée de lutter et de vaincre.

L'amour du comte lui sembla une triste folie dont il devait nécessairement guérir. Il lui sembla surtout qu'une telle passion ne pouvait finir par un mariage. Malgré la violence de son caractère, miss Diana était capable de prudence et de dissimulation ; elle ne tranquilla d'ailleurs ni de pénétration ni de finesse, et elle devina à peu près toute la vérité. Elle comprit les réticences d'Albert, l'ignorance absolue où était la comtesse, et elle eut assez d'empire sur elle-même pour paraître n'avoir rien vu. Mais dès ce moment Mme Vialart eut en elle une ennemie ardente, implacable, une rivale blessée dans ses sentimens les plus emportés, la jalousie et l'orgueil.

Le comte sortait chaque jour pour faire de longues promenades dont la maison de Mme Vialart était toujours le terme ; sa mère ignorait ainsi ces visites si fréquentes ; car elle ne songeait pas à l'interroger et de lui-même il ne disait jamais rien. La situation du comte avait changé ; il était aimé, il le savait et pourtant il n'éprouvait plus qu'un inquiet bonheur ; pourtant il se livrait à sa propre passion avec moins de douceur et de sécurité. Lucie semblait maintenant redouter les longs entretiens, les promenades qu'elle faisait seule avec lui, le soir dans les allées du jardin. La demoiselle de compagnie était toujours là ; sa présence était comme une sauvegarde sans laquelle Mme Vialart n'eût plus osé revoir le comte. L'intimité de ces deux femmes, l'étoite affection qu'elles semblaient avoir l'une pour l'autre étaient pour Albert un continuel sujet d'étonnement. En effet, indépendamment des dissemblances qu'on remarquait entre elles, il y

avait dans leur manière d'être dans leurs rapports, d'inexplicables contrastes.

L'une était forte et soumise ; l'autre faible et maîtresse. Le caractère énergique, entier d'Éléonore pliait devant la moindre volonté de Lucie, et l'on s'apercevait facilement que cette condescendance ne résultait pas de sa position, mais qu'elle naissait d'une affection dévouée, ardente, prête aux plus grands sacrifices comme aux plus petites concessions. C'était la tendresse, la sollicitude continuelles d'une mère pour l'enfant de prédilection qu'elle a failli perdre ; c'était un attachement exclusif, sans bornes, et dans lequel semblait s'absorber tout sentiment personnel. Lucie en recevait les témoignages avec affection, avec reconnaissance ; pourtant on devinait qu'elle éprouvait parfois une sorte d'étonnement de cette complète abnégation, et qu'elle ne se trouvait pas à la hauteur d'une si vive amitié. D'abord le comte avait éprouvé pour la demoiselle de compagnie une sorte de répulsion ; il trouvait à sa beauté un caractère trop viril, à son esprit trop peu de grâce et de finesse : mais quand il vit combien elle était dévouée à Mme Vialart, il lui pardonna de manquer d'élégance et de distinction et d'avoir de grands yeux noirs à fleur de tête qui n'exprimaient jamais qu'une tristesse inintelligente et cette sorte d'exaltation intérieure et sombre qui éclate dans les regards de certains fous.

Quelques semaines s'écoulèrent. La comtesse s'était arrangée à P... comme si elle avait dû y rester toute sa vie. Elle se mit à compléter sa collection de plantes, et les rives de l'Ornain enrichirent son herbier de plusieurs espèces rares. Quant elle ne s'occupait pas de botanique elle dessinait, elle traçait les plans ou bien elle allait dans la campagne questionner les paysans sur la statistique du pays et leur façon de vivre. Elle parvint à créer, ce qui ne s'était jamais vu à P... une espèce de société un soir le curé et le notaire vinrent prendre le thé chez elle avec Mme Vialart et sa demoiselle de compagnie, et l'on veilla jusque vers minuit.

Miss Diana se serait horriblement ennuyée de ce genre de vie si un intérêt puissant ne l'eût incessamment préoccupée ; mais elle était dans une situation d'esprit qui donnait de l'importance aux faits les plus insignifiants et qui développait ces instincts de coquetterie. Jamais elle n'avait pris tant de soin pour parer sa beauté ; jamais elle n'avait mis tant d'ostentation à manifester tous ses avantages : c'était pour elle un triomphe, une joie de paraître brillante, radieuse, dans ce petit cercle où elle se trouvait en face de Lucie. Elle prenait plaisir à rapprocher son frais visage de ce visage pâle et souffrant, à dominer de sa riche taille la taillie frêle et affaissée de Mme Vialart, comme si cette seule comparaison l'eût vengée.

Mais ni Albert ni Lucie n'y prenaient garde, et elle comprit enfin avec un amer dépit qu'elle n'avait pu éveiller en eux aucun sentiment d'en- vie ou de regret.

Malgré la réserve hautaine de son caractère, miss Diana avait laissé l'hôtesse de l'*Aimable-Folie* prendre avec elle certaines habitudes assez familières ; peut-être y avait-il un calcul au fond de cette condescendance, et voulait-elle tâcher d'apprendre par Mme Badillard des choses que personne autre n'eût osé lui dire. Un soir qu'Albert était chez Mme Vialart, et que la comtesse occupée de son herbier ne songeait pas encore à demander le thé, Mme Badillard vint trouver miss Diana qui était seule dans la salle.

—Mademoiselle n'est pas sortie, dit-elle ; pourtant il faut un temps des plus agréables, un clair de l'une comme le jour.

—Ma tante n'est pas disposée à sortir, avec qui voulez-vous que je me promène ? répondit-elle d'un air de mauvaise humeur impatientée.

—Si mademoiselle voulait, si j'osais lui proposer de l'accompagner nous irions dans le pré ou bien le long du grand chemin jusqu'à la maison blanche ; c'est très joli de ce côté-là.

—Oui, allons, je le veux bien, dit vivement miss Diana.

Peut-être rencontrerons-nous M. le comte ; il va toujours se promener dans le bois là-bas ; il y a bien trois bonnes lieues par de mauvais chemins. Quelle idée de s'en aller ainsi sur ses pieds, à travers les champs, pour le plaisir de marcher, tandis qu'on pourrait se faire traîner dans une bonne voiture, sur une route unie comme la main, la route d'ici à Bar-le-duc !

Miss Diana et l'hôtesse s'en allèrent, en suivant le grand chemin, jusqu'à la maison blanche ; là, miss Diana s'arrêta et regarda un moment devant elle. La lune baignait d'une vive lumière tout le paysage. D'un côté se déroulait la vaste prairie que traversait l'Ornain ; de l'autre, on apercevait la maison à travers les peupliers, et plus près le jardin clos par une haie d'aubépine qui bordait la grande route.

Il y a du monde chez Mme Vialart ; je vois trois personnes là-bas dans l'allée, dit l'hôtesse : c'est peut-être M. le comte.

—Peut-être, dit miss Diana en s'essayant sous la haie et en faisant signe à Mme Badillard de se mettre près d'elle.

—Mademoiselle n'est pas très commodément pour reposer, dit l'hôtesse ; elle devrait entrer chez Mme Vialart.

—Non, répondit sèchement Diana ; je ne vais volontiers que chez les femmes que je connais bien, et il me semble que ma tante a été un peu vite en se liant avec celle-ci.

— Au fait, personne ne la connaît ; ça pourrait être une intrigante.

— Je l'ai toujours soupçonné.

— Elle est fièrement riche toujours !

— Mais qui sait d'où lui vient cette fortune ?

— Par mariage ou par testament. En a-t-on fait des histoires là-dessus dans le village, surtout dans les premiers temps ! Ça paraît d'abord si suspect une femme qui arrive toute seule ! Et si mademoiselle savait, on en dit bien d'autres maintenant !

— Ah ! Et que dit-on ?

— Il y a des gens qui prétendent que M. le comte doit l'avoir connue et qu'il vient ici pour l'épouser.

— L'épouser ! le comte Albert de Guercy épouser Mme Vialart ! interrompit Diana avec une espèce d'éclat de rire ; les gens qui ont dit cela sont fous. Comment peut-on croire qu'un homme de grande naissance, jeune, riche à millions, épouserait une femme sans nom, qui vient on ne sait d'où, dont la fortune a peut-être été amassée sous à sou derrière un comptoir de marchand de modes ? Qui sait si ce n'est pas encore ! Ah ! si donc ! Ma tante, madame la comtesse de Guercy, n'est pas femme à souffrir une mésalliance ; elle renierait plutôt son fils que de consentir à un tel mariage, s'il avait la folie d'y songer.

Au moment où miss Diana achevait ces mots, un léger bruit se fit entendre derrière la haie, et un visage de femme, une tête puissante autour de laquelle retombaient en grappes noires les boucles d'une épaisse chevelure, déborda un moment le buisson d'aubépine.

— Qu'est-ce ? qui va là ? dit l'hôtesse effrayée ; j'ai entendu du bruit.

— Le bruit d'un oiseau qui vole dans les feuilles, répondit miss Diana ; il n'y a personne ici.

— C'est égal, si mademoiselle veut m'en croire, elle rentrera, dit l'hôtesse d'une voix plus basse ; quelque mendiant pourrait s'être endormi derrière la haie et nous faire peur ; il y a tant de méchantes gens qui rôdent sur les grandes rontes !

En ce moment Albert sortit par la grille qui s'ouvrit à vingt pas de l'endroit où s'était assise miss Diana ; il était seul.

— C'est M. le comte, dit l'hôtesse ; il reconduira mademoiselle.

— Taisez-vous, je ne le veux pas, interrompit-elle vivement à voix basse.

Le comte passa sans la voir. Une heure plus tard, miss Diana était seule ; dans sa chambre, le front appuyé sur ses mains ; — Ah ! murmurait-elle, quelqu'un écoutait, quelqu'un m'a entendue... Si c'était elle !..

V.

Lorsque Albert retourna le lendemain chez Mme Vialart, il ne trouva au salon que la demoiselle de compagnie. Eléonore semblait encore plus absorbée que de coutume dans l'espèce de préoccupation inquiète qui perceait à travers toute sa manière d'être. Elle reçut le comte d'un triste et contaïnt.

— Mme Vialart est souffrante, dit-elle, je crois, monsieur le comte, qu'elle ne pourrions recevoir.

— Cette indisposition est venue subitement, dit-il avec un étonnement mêlé d'inquiétude ; Mme. Vialart semblait si bien hier soir ; je ne l'avais jamais vue si fraîche, si rose, si belle. Elle paraissait dans une disposition d'esprit calme, heureuse, et maintenant elle souffre !..

— Ceci passera, répondit la demoiselle de compagnie d'un air de chagrin concentré.

Il y eut un silence ; puis le comte reprit avec émotion : — C'est une affreuse chose de vivre ainsi dans une sorte de doute, de défiance, d'ajourner son bonheur, quand on sait où le prendre. Mademoiselle, c'est à votre amitié que je me m'adresse maintenant, puisque je ne peux rien obtenir de l'amour de Lucie, puisqu'elle me refuse sa confiance et semble redouter toute explication... Quels sont donc ces obstacles qui nous séparent ? De mon côté il n'y en a aucun.

Eléonore le regarda fixement et secoua la tête.

— Vous ne me croyez pas ! reprit-il avec véhémence ; mais quel obstacle voyez-vous donc à mon bonheur ; ne suis-je pas dans une position à me marier comme je le voudrai. Une seule personne au monde aurait le droit de s'opposer à ma volonté, c'est ma mère, et dans cette circonstance je suis sûr de son aveu ; j'en suis sûr, car j'ai foi, une foi entière en ce que m'a dit Lucie ; Lucie est libre, elle appartient à une famille honorable ; nulle faute ne trouble sa conscience, elle est pure et sans remords.

— C'est une âme sainte, un ange ! dit Eléonore d'un voix profonde.

— Et pourtant une peine secrète et terrible dévore sa vie, pourtant elle se soumet à son sort comme si elle l'avait mérité... Et moi j'assiste à ce cruel sacrifice sans le comprendre... Mais il faut que je sache tout enfin.. mon amour m'en donne le droit. Vous qui aimez aussi Lucie, aidez-moi, aidez-moi à la rendre heureuse, à lui faire accepter tout ce qui lui manque, une famille, une position dans le monde... et pour cela que faut-il ! un moment de confiance et de courage, le courage de me dire quel malheur a si tôt flétri cette belle vie, quel événement fatal a fait désespérer Lucie de tout son avenir... Oui, c'est là ce que je lui demanderai à genoux de me confier... Allons près

d'elle, joignez vos instances aux miennes, et si elle persiste à se taire, qu'elle vous permette au moins de parler, car vous savez tout...

—Oh! monsieur, monsieur, arrêtez! Lucie, en ce moment, ne saurait vous entendre, s'écria la demoiselle de compagnie toute éperdue et en retenant Albert; ayez pitié de nous, mon Dieu!

Le comte se rassit sombre et accablé.

—Hélas! dit-il, c'est un malheur peut-être que je sois venu ici.

—Oui, c'est un grand malheur, dit Eléonore en pleurant; avant de vous connaître, Lucie était tranquille, sinon heureuse, et maintenant elle souffre, elle sent tout le mal que font les passions. L'isolement dans lequel elle est condamnée à vivre lui fait horreur; elle tourne les yeux vers ce monde qui vous attend, elle songe avec désespoir au moment où elle sera seule encore. Votre absence est comme le terme de sa vie, et pourtant il faut que vous partiez, elle le sait, elle le veut... malheureuse! elle ne sait pas encore tout ce qu'elle souffrira peut-être; peut-être d'autres tourmens qu'elle ignore ajouteront-ils à son malheur; peut-être, en se souvenant des femmes belle et brillantes que vous allez retrouver, éprouvera-t-elle les angoisses de la jalousie et l'horrible regret de ne être plus aimée. Oh! oui, monsieur le comte, ce fut un jour fatal que celui où vous êtes entré dans cette maison!

Le comte se leva d'un air profondément triste et agité.

—Je reviendrai, dit-il, je reverrai Lucie. Que le moment de notre séparation soit éloigné ou prochain, nous ne pouvons pas nous quitter ainsi.— Je n'accepterai pas l'arrêt terrible qui nous sépare sans en connaître les motifs. Songez qu'il y va de bien plus que de mon bonheur, qu'il y va de son bonheur à elle, et que c'est sa propre condamnation qu'elle veut prononcer. J'y souscrirai quand j'en aurai compris la justice. Mademoiselle, je vous en supplie, dites tout ceci à Lucie. Demain je reviendrai; je la reverrai, n'est-ce pas?

La demoiselle de compagnie baissa la tête et ne répondit rien.

Albert répéta avec confiance :

—Oui, demain; elle m'écouterà, elle cèdera à nos prières.

Il allait se retirer.

—Monsieur le comte! dit Eléonore en lui tendant la main.

—Ah! s'écrie-t-il, vous me comprenez, vous joindrez vos instances aux miennes. Merci! oh! merci, Mademoiselle!

Il sortit, et au moment où il traversait le jardin, il crut apercevoir derrière une fenêtre Lucie debout, les mains jointes et le front appuyé aux lames des persiennes; mais au moment où il levait les yeux, cette figure disparut et il ne vit distincte-

ment qu'une ombre qui glissait sous les plis transparent du rideau. Lorsqu'Albert rentra chez lui, il trouva miss Diana et l'hôtesse dans la pièce qui jadis servait tout à la fois de vestibule, de cuisine et de salle à manger au logis de l'*Amiable-Folie*.

—Mademoiselle peut être certaine... ce que je viens de lui rapporter, disait l'hôtesse; c'est pour demain à quatre heures du matin fera; il à peine un jour.

—Est-il possible! dit miss Diana d'un air d'importante satisfaction, et vous êtes bien sûre que c'est Mme Vialart?

A ce nom, Albert s'avança: les deux femmes se turent subitement, et miss Diana regarda son cousin avec une expression singulière, une joie maligne et continue.

—Vous parliez de Mme Vialart, dit-il?

—J'ai prononcé son nom à propos de rien sans doute, repliqua vivement miss Diana, car je ne me rappelle pas ce que je disais.

L'hôtesse ferma les yeux à demi et hochà la tête avec un geste qui signifiait clairement: J'ai compris et je ne dis plus rien.

Le même soir, à minuit, un silence complet régnait dans l'auberge de l'*Amiable-Folie*; le comte seul veillait, livré à de douloureuses pensées, à de tristes pressentimens. Il songeait à Lucie avec un attendrissement plein d'amour et de pitié; puis une sorte de doute et de ressentiment s'élevait dans son âme: il regretta d'avoir tant tardé à exiger, au nom de leur amour, qu'elle lui avouât le secret qui pesait si fatalement sur toute sa destinée. Peu à peu, cette fièvre morale s'exalta; il eût donné la moitié de sa vie pour revoir Lucie en ce moment et pleurer à ses genoux. Il se la figurait pâle, abattue, en proie comme lui à une cruelle insomnie; dans d'autres momens, il songeait à la mort, qui frappe tant de jeunes têtes, et dont les mains vides ont sitôt couché dans le tombeau ceux qu'elle touche. Au milieu de la nuit, il se leva; il avait besoin d'air, de mouvement. Il sortit; un quart d'heure après il était devant la maison de Lucie. Le temps était sombre, et les peupliers, tourmentés par un vent d'orage, courbaient leurs longues cimes; de tous côtés semblaient s'élever des plaintes lamentables et la lune, voilée de nuages, montrait à moitié son disque pâle, comme si elle eût éclairé à regret cette lugubre nuit.

Une lampe veillait dans la chambre de Lucie, et Albert aperçut avec une sorte de terreur plusieurs ombres se mouvoir derrière les rideaux; évidemment tout le monde n'était pas couché, et quelque chose d'extraordinaire se passait chez Mme Vialart. Le comte s'assit sous la fenêtre; il était alors environ quatre heures, et l'aube commençait à poindre. Un moment après une voiture attelée de chevaux de poste entra dans l'avenue et vint

arrêter au perron. Le postillon fit siffler son fouet au-dessus de sa tête pour avertir qu'il était là, et à ce signal le porte s'ouvrit. Albert reconnut alors les préparatifs d'un départ. Il se leva et entra dans la maison; les domestiques étaient dispersés, personne ne l'avait vu, et il put monter, sans être annoncé, jusqu'à la chambre de Lucie; les deux femmes étaient là debout, et en habits de voyage. Au moment où Albert entra, la demoiselle se jeta au-devant de lui avec un cri étouffé; Lucie avait reculé pâle, défaillante, et elle était tombée à genoux au pied de son lit.

— Hélas! que venez-vous faire ici, M. le comte, dit la demoiselle de compagnie...

— Vous me trompez! interrompit-il violemment. Ah! elle part!... Et aujourd'hui je devais revenir plein d'espoir, me fiant à vos promesses, et je ne l'aurais plus trouvée!

— Monsieur le comte, s'écria la demoiselle de compagnie avec un accent énergique, je ne vous ai rien promis; Lucie ne vous pas trompé.

— Comment, l'autre soir! la dernière fois que je l'ai vue! Un seul jour s'est écoulé depuis. — Elle paraissait calme, heureuse, et elle savait que pour la dernière fois. Oh mon Dieu! je la quittais plein d'espoir, de sécurité: elle m'avait dit: "A demain!" et elle me trompait; je ne devais pas le revoir!...

— Non, non, Albert, je ne vous trompais pas! s'écria-t-elle tout en larmes; si vous saviez...

— Lucie, interrompit la demoiselle de compagnie avec une pénible émotion, laissez-moi vous justifier... Qui monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers le comte; avant-hier Lucie ne songeait pas à partir; c'est moi qui l'ai décidée. Il le fallait; dans votre famille même d'absurdes suppositions ont été faites; je ne veux pas parler de Mme votre mère, mais de miss Diana Nével. Son orgueil s'est revolté contre une telle alliance, elle le regarde comme impossible... Impossible, sans doute elle l'est!... mais par des motifs qu'elle ne peut connaître; et Lucie devait souffrir en silence tout ce mépris!... D'ailleurs qu'espérait-elle? qu'attendait-elle? Rien que quelque jours de plus d'un bonheur amer, d'une liaison sans avenir. Cette situation était affreuse, il fallait s'y soustraire; il n'y avait qu'un moyen, c'était de partir; c'est ce qu'elle a résolu hier. Elle ne voulait pas vous revoir; car ces adieux sont une horrible douleur pour tous deux...

— Mais elle ne partira pas! s'écria Albert en fermant la porte. Lucie écoutez-moi; ce moment va décider de tout notre avenir. Je ne vous supplie plus de me déclarer les motifs de votre détermination, de m'apprendre ce funeste secret qui a sur votre vie une si terrible influence, je jure au contraire de ne jamais vous le demander. — Vous la garderez tout entier, Lucie. Mais, vous

l'avez affirmé, vous êtes libre. Eh bien fermons derrière nous le passé; datez votre vie d'aujourd'hui; soyez à moi.

Lucie s'était relevée; elle tendit la maison au comte:

— Vous êtes noble et généreux. Albert! dit-elle avec exaltation; vous me donnez enfin le courage de parler.

— Qu'allez-vous lui dire, s'écria la demoiselle de compagnie éperdue.

— Tout! répondit-elle calme. Puis Dieu décidera.

VI.

Lucie s'était assise; elle fit signe au comte de prendre un siège auprès d'elle. La demoiselle de compagnie se couvrit le visage de son mouchoir et dit d'une voix étouffée:

— Je vous laisse, Lucie, je n'ai pas le courage de vous entendre; malheureuse! que nous sommes à plaindre! Oh! mon Dieu!

Le jour paraît à peine entre les plus transparents des rideaux, et la clarté pâissante d'une bougie vacillait sur les détails de cet intérieur dévasté. Partout régnait le désordre d'un départ qui ressemblait à une fuite; tout dans cette demeure si tranquille la veille et si riante avait déjà un air d'abandon et de désolation. Il lui sembla se recueillir un moment dans un pénible retour vers le passé; on eût dit qu'elle interrogeait ses souvenirs avec effroi; puis, joignant les mains, elle murmura d'une voix pleine de larmes: Mon Dieu, donnez-moi encore une fois la force et le courage!...

— Lucie, dit le comte en lui prenant les mains, comment pouvez-vous hésiter, que pouvez-vous craindre, quand c'est à moi seul que s'adressent vos paroles?... Ah! je n'aurais pas avec vous de telles réticences, et j'oserais vous avouer une faute, un crime même!...

Lucie serra les mains du comte, le regarda fixement, et reprit d'une voix plus calme:

— C'est l'histoire de toute ma vie que vous allez entendre. Pour que vous compreniez par quelles fatales combinaisons du sort j'ai été jetée dans un abîme où mes espérances, mon bonheur, mon avenir, tout a péri, il faut que j'entre dans de longs détails sur les circonstances qui ont environné mes premières années. Mon premier pas dans la vie fut marqué par un irréparable malheur: je perdis ma mère en naissant. Quelques années après, mon père mourut aussi. Il était receveur-général des finances à D... et on lui supposait une grande fortune; mais des spéculations malheureuses sur les fonds publics l'avaient ruiné; sa succession suffit à peine pour payer ses dettes.

Je ne souffris pas pourtant de l'isolement et de la pauvreté où il me laissait; une sœur de

ma mère vint me chercher à la nouvelle de ce malheur. Elle m'emmena en me disant que dès ce jour je devenais sa fille, et elle me tint parole : jamais mère plus attentive et plus tendre n'éleva avec plus de sollicitude et d'amour son enfant unique. Ma tante avait épousé un homme de grande famille et dont la fortune était immense.—Lucie s'arrêta. Elle était plus pâle ; une légère moiteur se répandait sur son front et sur ses lèvres tremblantes. Un moment elle hésita, puis elle reprit avec effort :—Cet homme s'appelait le marquis de Placy. Et comme Albert entendit ce nom sans surprise et sans le reconnaître, elle respira profondément comme soulagée d'une horrible inquiétude et continua d'un ton plus calme :—Ma tante, la marquise de Placy, était une femme belle, encore jeune, et d'un esprit charmant, d'un caractère vif et sensible. Elle aimait son mari avec tendresse, avec jalousie, je crois, et peut-être ne fut-elle pas toujours aussi heureuse qu'on l'a cru dans le monde. Ma tante voulut d'abord me faire élever sous ses yeux ; mais sa santé, déjà fort altérée, exigeait qu'elle passât presque tous les hivers dans le midi ; le climat de Paris lui eût été mortel. Elle prit le parti de me confier à une femme d'un grand mérite et dans l'institution de laquelle ma mère et elle-même avaient été élevées. Je passai donc de la maison de ma tante dans une autre maison où je trouvai les soins, l'affection qui m'avaient toujours environnée, où je fus heureuse aussi. Oh ! Albert, je ne puis songer sans attendrissement à mes premières années, si calmes, si belles, si pleines d'espérance et de sécurité, à ce temps où j'étais protégée par tant d'affections. Mon premier chagrin fut le départ de ma tante pour une terre qu'elle venait d'acheter en Provence ; elle devait y passer deux années entières ; les médecins lui prescrivaient ce séjour dans un pays plus sec et plus chaud que le nord de la France ; ils espéraient ainsi arrêter les progrès de la maladie de poitrine qui la minait depuis long-temps. Elle partit. Je désirais ardemment qu'elle m'emmenât ; je lui demandais dans toutes mes lettres de l'aller trouver, mais ce ne fut qu'au bout d'une année qu'elle me permit de venir. Mon oncle, le marquis de Placy, vint me chercher à Paris ; et, je dois le dire, il me témoigna alors une tendresse si affectueuse, si paternelle, que je me pris à l'aimer presque autant que j'aimais ma tante.

Je me souviendrai toute ma vie de notre arrivée au château de Bès : c'était par un beau soir d'été entre neuf et dix heures ; ma tante vint au-devant de moi sur le perron. Mon Dieu ! qu'elle était pâle, languissante, amaigrie ! et pourtant qu'elle était belle encore ! Il me

semble que je la vois s'avancer lentement, ses longs cheveux noirs dénoués et couverts d'un voile jeté à la hâte sur sa tête !

—Mon enfant, s'écria-t-elle, ma chère enfant ! la voici enfin ! tu ne me quitteras plus !

—Oui, oui, toujours je serai là, près de vous ! lui dis-je en baisant ses mains froides et blêmes, nous ne nous séparerons jamais à l'avenir !

—L'avenir ! murmura-t-elle avec un frisson qui me fit peur, l'avenir, hélas ! Allons, enfant, ramène-moi dans ma chambre, il sera long pour toi, ma Lucie ; mais moi j'ose à peine dire demain ! Elle s'appuya sur moi et laissa aller le bras d'une jeune fille qui la soutenait, en me disant d'une voix plaintive : Allons, Lucie, j'ai froid, je me sens mal ici.

La jeune fille que je venais de voir pour la première fois c'était Eléonore ; depuis quelques mois elle était la demoiselle de compagnie de ma tante ; mon oncle m'avait prévenue, je savais que je la trouverais au château et qu'elle devait aussi me servir de gouvernante ; mais comme on ne m'avait rien dit de son âge ni de sa figure, il me semblait qu'elle devait être ainsi que la première gouvernante que ma tante m'avait donnée, une assez vieille fille, d'une tournure raide et d'une certaine laideur. Je fus saisie d'étonnement à son aspect, d'un étonnement mêlé d'admiration : Eléonore avait vingt-deux ans alors et elle était belle, belle à éblouir.

Lorsque ma tante fut dans sa chambre, seule avec moi, elle se prit à pleurer. Je compris qu'elle avait quelque chagrin, quelque peine profonde ; mais je n'osais la questionner, et assise à ses genoux, je pleurais aussi en tenant ses mains dans les miennes. Enfin elle se calma un peu et me fit raconter minutieusement tous les détails de mon voyage. Quand je lui eus dit combien mon oncle avait été bon pour moi, elle eut un mouvement de joie.

—Oh ! tant mieux, Lucie, me dit-elle ; j't'aime, il t'aime toujours. Dieu veuille que cette affection ne s'éteigne pas !

A ce mot je la compris.

—Oh ! ma bonne tante, m'écriai-je, mais il vous aime aussi !

—Pourtant il n'est pas là ; il ne m'a pas encore embrassée. Je ne l'ai pas encore vu, dit-elle d'une voix amère en appuyant sur mon épaule son visage couvert de larmes.

Comme elle disait ces mots, mon oncle entra.

—Eh bien ! vous êtes mieux, n'est-ce pas ? dit-il froidement et en la baisant au front ; puis s'apercevant qu'elle pleurait, il ajouta d'un ton sec presque irrité :

—Que signifient ces larmes, cet air morne ? En vérité, je ne vous comprends pas ! Est-ce

mon retour qui vous jette dans de telles tristesses ? Mais vous devriez du moins les mieux dissimuler.

Ma tante ne répondit rien ; mais elle leva sur son mari un regard éteint et lui fit signe qu'elle souffrait. Puis se dressant brusquement elle jeta ses bras autour de mon cou et dit avec un long cri de souffrance : — Ah ! Lucie ! mon Dieu ! je crois que je vais mourir !... Elle tomba alors dans une défaillance si longue que nous crûmes qu'elle ne reviendrait plus à la vie. Quelle nuit ! quelle terrible nuit !... Ma tante, renversée dans mes bras, semblait près d'expirer à chaque moment. Le marquis veillait continuellement près de ce lit de douleur ; Eléonore, agenouillée dans un coin de la chambre, pleurait en récitant les prières des agonisants. Toutefois, vers le matin, ma tante parut sortir de cette effroyable crise ; la mort se retira d'elle. Au bout de quelques jours, mon inquiétude et ma douleur s'étaient calmées ; il me semblait que le danger s'était pour toujours éloigné et que ma tante, si frêle, si malade, vivrait encore long-temps. Je repris cette sérénité, cette heureuse insouciance de la première jeunesse qui donnent tant de prestige et d'éclat à l'avenir. Pourtant j'étais parfois attristée par le spectacle des douleurs qu'on me cachait et que je comprenais instinctivement. Personne n'était heureux autour de moi.

Ma tante n'éprouvait plus de vives souffrances ; mais elle était dans un état de langueur dont mon inexpérience seule pouvait me cacher le terme inévitable et prochain. La pauvre femme regrettait la vie ; cette âme jusque là patiente et douce se révoltait contre le terrible arrêt que Dieu avait prononcé. On eût dit qu'elle voyait avec une morne jalousie, une sombre douleur ce qu'elle avait le plus aimé en ce monde lui survivre et peut-être bientôt se consoler de sa mort. Son humeur était devenue inquiète, inégale ; j'étais la seule personne dont elle souffrit volontiers les soins. Combien Eléonore eut alors à souffrir de son injustice et de la mienne ! Pauvre Eléonore ! vous la connaissez, Albert ; c'est un esprit borné, un caractère ardent, impérieux, opiniâtre, une âme violente, mais capable des plus grands dévouements. Ma tante n'avait vu que ses défauts ; elle la haïssait, j'en suis sûr, et moi je partageais jusqu'à un certain point ses préventions. Pendant les premiers mois de mon séjour à Bèr, Eléonore ne fut pour moi ni une compagne ni une amie ; je la traitais avec une politesse froide qui la tenait à distance et rendait impossible toute intimité. Elle souffrait ces procédés avec une patience résignée dont je m'étonne encore aujourd'hui ; car je sais combien elle

est fière, désintéressée, et je suis sûr aussi qu'aucun calcul ne dictait cette conduite. Mais elle n'avait pas pour mon oncle la même condescendance et je m'aperçus plus d'une fois qu'elle exerçait sur lui un certain empire ; avec lui seul elle se laissait aller à son caractère entier et résolu ; c'était encore un grave sujet d'étonnement pour moi qui redoutais beaucoup l'air froid et imposant de mon oncle.

Six mois environ s'écoulèrent ; ma pauvre tante ne paraissait pas plus mal, chaque jour elle se levait, et le cercle d'occupation que je m'étais créé autour d'elle recommençait le même ; il me semblait impossible qu'elle mourût ainsi. Un matin elle était assise devant sa fenêtre ; il faisait un beau soleil qui la réchauffait ; je venais de poser sur ses genoux un bouquet de roses du Bengale dont elle aimait le faible parfum. Tout-à-coup elle fut saisie comme d'un frisson, et tombant renversée sur sa chaise longue, elle put dire d'une voix éteinte :

— Lucie, appelle du monde !.. Et ton oncle.. qu'il vienne... je veux lui parler ! J'ai trop tardé, peut-être !

On accourut : ma tante, immobile, déjà froide, remuait les lèvres sans pouvoir articuler une parole. Pourtant, elle fit un effort ; elle étendit les mains pour toucher celles de son mari. — Paul, dit-elle, vous savez... je n'ai rien. Par contrat de mariage, je vous ai tout donné.... Cette enfant reste pauvre... mais vous êtes un honnête homme : vous lui rendrez ma fortune.... Je vous recommande Lucie.... Paul.... adieu... je pardonne.... En achevant ces mots, elle retomba, et tournant une dernière fois vers moi ses yeux sans regard, elle mourut !....

VII.

A ce souvenir vif et cruel, la voix de Lucie s'éteignit dans les profonds sanglots qu'elle voulait en vain retenir. — Voilà le premier malheur qui m'ait frappée, dit elle, il fut terrible ; je vis mourir le seul être au monde qui me fût véritablement cher et je regardai autour de moi avec frayeur, ne sachant, pour ainsi dire, où me réfugier. Un mortel ennui me dévorait ; je ne savais que faire, que devenir pendant mes longues journées. Parfois j'oubliais que ma tante était morte ; j'allais machinalement jusqu'à la porte de sa chambre, et en touchant le seuil, je me souvenais que depuis plusieurs jours elle l'avait quitté pour ne plus revenir, hélas ! D'autres fois il me semblait entendre cette voix faible, qui, si souvent, m'avait éveillé dans mon sommeil ; je me relevais vivement, j'écoutais encore ; puis je me rappelais le cimetière du village où ma tante dormait sous la terre.... Peu à peu cependant mes regrets s'apaisèrent ;

la douleur qui d'abord avait absorbé toute mon âme fit place à un sentiment de calme tristesse et je commençai à regarder autour de moi, Eléonore avait compris que le temps seul pouvait me consoler, et elle avait laissé ma douleur s'épuiser par sa propre violence. Quand j'eus véritablement besoin d'elle, je la trouvai. Eléonore n'avait pu ressentir une grande affliction à la mort d'une personne qui ne lui avait jamais témoigné aucune sympathie ; je le comprenais si bien que toute manifestation de douleur m'eût semblé de sa part une hypocrisie odieuse ; mais elle mit une mesure parfaite dans l'expression de ses sentimens et elle se conduisit dans cette circonstance avec beaucoup de convenance et de dignité.

Mon oncle parut attristé pendant quelques jours ; mais il était aisé de voir qu'il s'était habitué d'avance à l'idée d'une séparation éternelle, et que le coup avait été fort amorti par cette triste prévision. Le marquis de Placy était un homme assez jeune encore ; il avait été remarquablement beau, et la plupart de ses avantages survivaient à ses quarante-cinq ans. Pourtant je suis convaincue que ma tante en mourant n'eut pas la pensée qu'il pût se remarier ; personne autour de lui n'y songea ; l'on crut tout naturellement qu'il m'aiderait, que la fortune de sa femme serait sa dot et que la sienne propre me reviendrait à sa mort. On le crut d'autant mieux qu'il n'avait pas de plus proches parens que moi ; mon père était son cousin germain, je portais son nom et j'étais de droit son unique héritière. Sans doute il ne forma pas d'abord d'autres projets et mon avenir fut ainsi fixé, car il ne parla pas de m'éloigner de lui. J'avais dix-sept ans alors ; le moment était venu de me produire dans le monde. Mon oncle décida qu'il me ramènerait l'hiver suivant à Paris et que je tiendrais sa maison. Eléonore devait rester près de moi comme demoiselle de compagnie.

Dès que son grand deuil fut fini, mon oncle reçut beaucoup de monde au château de Bès ; les notabilités du pays et des villes voisines y trouvaient une magnifique hospitalité ; on vint nous visiter jusque de Paris. Bès est une belle propriété, située au bord de la Sorgue, à un quart de lieue de Vaucluse, dans le pays le plus pittoresque de toute la France. Le château est d'une antique et solide architecture ; il a encore ses tours crénelées, ses larges fossés, ses terrasses voutées ; mais la distribution intérieure en est toute moderne : c'est le luxe élégant et confortable de notre époque enfermé dans la vieille demeure d'un baron féodal, comme un joyau précieux dans un coffrefort de fer. Oh ! oui, c'était là un magnifique séjour, et quand on m'appelait la belle châtelaine de Bès, j'étais fière et contente. Je m'étais

habitée à considérer cette demeure, toute cette fortune comme mon héritage, et je jouissais d'une position si heureuse, si enviable, avec un naïf orgueil, une complète sécurité ! Mais sans le vouloir, sans le savoir, hélas ! j'excitais autour de moi une sourde jalousie ; on m'accusait d'avoir les caprices, les vivacités, les vanités frivoles d'une riche héritière, parce que je semblais jouir de mes avantages et de mon bonheur avec une sorte d'ostentation.

Notre voisinage se composait de quelques gentilhommes campagnards qui vivaient toute l'année dans leur terres ; c'était pour la plupart des gens qui ne nous pardonnaient pas d'être plus riches qu'eux. Aucun n'avait pour moi des sentimens de bienveillance. Les hommes me trouvaient trop fière parce qu'ils pensaient avec quelque raison que je ne choiserais point parmi eux un mari, et les femmes ne m'aimaient pas parce qu'elles se figuraient que je me moquais de leurs toilettes et de leurs manières ; au fond cela était un peu vrai.

Parmi les personnes qui fréquentaient le château de Bès, il y avait une vieille demoiselle d'assez bonne maison, laide et presque pauvre, mais si insinuante, si infatigable dans ses avances, que malgré ses désavantages personnels et son humble position, elle jouait un certain rôle dans la société du pays. Bon gré, mal gré, elle était parvenue à se faire admettre partout ; curieuse, rusée, bavarde, d'un esprit tracassier et singulièrement actif, elle se mêlait des affaires de tout le monde et elle passait sa vie à rapporter ce qu'elle savait, ce qu'elle supposait, ce qu'elle inventait. Sa réputation était proverbiale ; on l'appelait la petite gazette de l'arrondissement. Ce n'était pourtant pas une personne absolument méchante, et je lui ai depuis longtemps pardonné le mal irréparable qu'elle m'a fait sans le vouloir.

Il y avait près d'un an que ma tante était morte ; l'hiver arrivait et mon oncle ne parlait pas de retourner à Paris. Depuis quelque temps il s'était opéré un certain changement dans ses habitudes ; le séjour de Bès lui plaisait moins et il faisait de fréquens voyages à Marseille. Sa manière d'être avec moi était inégale, embrassé ; il ne me témoignait plus la même affection et je m'aperçus aisément qu'il était livré à une préoccupation dont je cherchai vainement à deviner le motif. La pauvre Eléonore subit aussi les conséquences de ce changement ; mon oncle que j'avais toujours vu bon pour elle, la traitait avec des égards contrains ; on eût dit que toutes deux nous l'embarrassions et que notre présence était devenue pour lui un sujet d'ennui et de gêne. Pendant les longues absences de mon oncle, nous ne recevions personne au château, et alors nous ne nous réjouissions réellement une vie assez triste. Il eût été

simple que le marquis nous emmenât au moins une fois avec lui ; Marseille n'est guère qu'à vingt lieues de Bès, et j'eusse fait volontiers ce petit voyage ; mais il n'eut pas l'air d'y songer. Eléonore voyait tout cela avec chagrin ; elle essaya de parler à mon oncle ; mais il lui répondit d'un ton si absolu, si sec, qu'elle se retira tout en larmes.

Un soir, c'était l'avant-veille de Noël, nous étions absolument seules au château ; mon oncle venait de partir, en nous annonçant qu'il ne reviendrait de Marseille qu'après le jour de l'an. Eléonore et moi nous veillions tristement au coin du feu. Un coup frappé à la grande porte nous fit trassailir ; une visite arrivait ; c'était la petite gazette de l'arrondissement, Mlle de Sainte-Luce, qui venait nous demander pour une nuit l'hospitalité.

—Ah ! dit-elle en s'essayant et en regardant autour d'elle de l'air curieux et affairé qui lui était habituel ; ah ! me voici arrivée enfin ! j'étais impatiente de vous voir, mes chères demoiselles. Voilà tout un grand mois que je n'étais venue. Voyons qu'y a-t-il de nouveau ? que se passe-t-il ici ?

—Mon Dieu ! rien, absolument rien, répondit Eléonore ; c'est à vous qu'il faut demander des nouvelles de ce qui se passe ici-bas.

Mlle de Sainte-Luce redressa sa grande taille, passa sous son menton sa main osseuse et dit d'un ton mystérieux :

—Il n'est bruit que de ce que je vais vous raconter (C'était là sa locution favorite.) C'est une étrange chose, et si je ne la tenais de source certaine, je douterais qu'elle fût vraie. Je viens de chez un de mes parens qui arrivait de Marseille. Savez-vous ce qu'on dit là-bas ? On dit que M. le marquis de Placy va épouser une demoiselle de dix-sept ans, belle comme le jour et presque aussi riche que lui. C'est impossible, m'écriai-je, mon oncle n'est pas devenu fou ; il faudrait l'être pour se remarier à quarante-cinq ans avec une enfant.

—Les hommes sont fous quand ils sont amoureux, reprit la vieille fille en haussant les épaules. On dit que monsieur votre oncle est fort épris, qu'il fait des folies.

Eléonore ne put se contenir.—Tout cela n'est pas vrai, dit-elle, ce sont des caquets, des propos en l'air, et je n'en crois pas un mot. M. de Placy ne peut pas songer à se remarier.

—Non, non, il ne le fera pas ! dis-je à mon tour d'un air animé, et s'il le voulait, je saurais bien l'en empêcher.

Cette parole exprimait une présomption imprudente ; mais elle n'était pas une menace. Mlle de Sainte-Luce n'en saisit pas le véritable sens.

—Ah ! ah ! dit-elle en touchant familièrement

mes cheveux du bout de ses longs doigts ; que feriez-vous donc, mauvaise petite tête ! Si monsieur votre oncle savait vos dispositions, il serait dans une grande crainte.

Je ne répondis rien à ces mots ironiques et rompis l'entretien ; mais Mlle de Sainte-Luce put voir qu'au fond de l'âme j'étais inquiète et triste. Plus tard, dès que nous fûmes seules, je dis à Eléonore :

—Ce que nous a rapporté la petite gazette de l'arrondissement n'a pas l'ombre de probabilité : c'est un conte qu'on lui aura fait.

—Qui sait ! me répondit Eléonore, vous ignorez de quelle passions emportées votre oncle est capable. Vous ne le connaissez pas comme moi !

VIII.

Quelques jours plus tard mon oncle revint à Bès sans m'avoir prévenus de son retour. J'étais seule quand il arriva. Eléonore, malade et très souffrante, n'avait pas quitté la chambre depuis une semaine. Le marquis m'aborda avec une gravité soucieuse, et moi j'éprouvai en le revoyant une pénible émotion ; car j'avais l'esprit préoccupé de ce que m'avait dit Mlle de Sainte-Luce. L'incertitude où j'étais ne dura pas longtemps ; le marquis m'amena sur-le-champ dans son cabinet, et du ton d'un homme armé d'avance contre toute objection, il me dit :

—Lucie, les projets que j'avais formés sont changés ; je vais me remarier ; je voudrais, mon enfant, que vous prissiez raisonnablement votre parti sur la nouvelle position où vous allez vous trouver.

Je restai un moment muette ; mon ame était froissée, abattue ; mais je le jure, Albert, aucun ressentiment, aucune haine ne s'éleva en moi ; je pris sur-le-champ mon parti et je dis du fond du cœur :

—Si ce mariage doit vous rendre heureux, je le verrai avec joie, mon oncle ; je tâcherai d'obtenir l'amitié de votre femme....

—J'épouse une personne jeune, fort jeune, dit-il d'un ton bref ; elle a une belle dot ; ce n'est pas une de ces filles dont les parens sont pressés de se débarrasser. J'ai éprouvé bien des difficultés, j'ai dû faire bien des concessions. Sa mère s'est effrayée de l'entourage que sa fille trouverait en entrant chez moi ; elle a craint que vous vissiez avec un sentiment de répulsion cette jeune femme qui venait pour ainsi dire prendre votre place, enfin elle a exigé qu'avant mon mariage votre position fût fixée....

—Vous voulez me marier, mon oncle ? m'écriai-je avec effroi.

—Je ne vous dis pas un mot de cela, répondit-il froidement ; vous avez dix-huit ans à peine,

rien ne presse. En attendant qu'un parti convenable se présente, vous retournerez dans la maison où vous avez été élevée ; Eléonore vous y accompagnera, à moins cependant qu'elle aime mieux retourner dans sa famille ; dans tous les cas, je compte lui faire un sort indépendant.

Je me pris à pleurer amèrement ; ce n'était point la fortune, la position dans le monde sur laquelle j'avais compté, que je regrettais ; c'était une longue habitude d'affection et de reconnaissance tout à coup brisée. Cet homme qui, pendant douze ans, m'avait traité comme sa fille que je m'étais accoutumée à aimer et à respecter comme un père, me chassait de sa maison. Un moment je fus tenté de me jeter à ses genoux, de le supplier de m'accorder encore une place, la plus petite place, dans cet intérieur où j'avais espéré passer toute ma vie près de lui. Un sentiment de dignité me retint : je sortis en lui disant que j'attendrais ses ordres, et que dès le lendemain je serais prête à partir. J'allai trouver Eléonore ; je lui racontai tout. Dès les premiers mots elle devint pâle de colère et d'indignation.

— Je ne veux pas de ses bienfaits, me dit-elle avec véhémence, je partirai ! mais il m'entendra auparavant une dernière fois !... Mais ce mariage n'est pas possible !... Non, non, il ne se fera pas !... Votre oncle comprendra que ce serait une folie... Il ne voudra pas faire son malheur et le vôtre !... Laissez-moi lui parler, Lucie... Je vais l'aller trouver j'irai seule...

Elle se leva ; j'essayai inutilement de la retenir. J'étais épouvantée, car je connaissais le caractère énergique, emporté d'Eléonore, l'humeur impérieuse et irascible de mon oncle, et je redoutais quelque scène violente. J'attendais le retour d'Eléonore avec d'inexprimables angoisses : elle ne revenait pas. J'allai jusqu'à la porte du cabinet, et j'entendis mon oncle parler d'une voix irritée, avec un accent de colère qui me fit trembler. Un moment après Eléonore sortit tout en larmes, le regard animé de douleur et d'indignation.

— Il nous chasse ! me dit-elle ; on l'exige... il l'a promis. Voyez-vous, Lucie, il s'agirait de notre vie qu'il la sacrifierait si nous étions un obstacle à son bonheur !

Ceci se passait dans l'après-midi ; à l'heure de dîner personne ne se mit à table. Eléonore s'était retirée dans sa chambre ; je restai seule jusqu'au soir. J'étais résignée ; je m'occupai de mes préparatifs de départ avec tranquillité ; j'étais bien triste, mais je n'éprouvais ni colère ni ressentiment, et, plus juste qu'Eléonore, je pardonnais à mon oncle d'avoir cherché son bonheur ailleurs que dans mon affection et mes

soins, d'avoir cru qu'il serait plus heureux au milieu d'une nouvelle famille.

Vers neuf heures, le valet de chambre de mon oncle entra au salon, où Eléonore venait de descendre avec moi. Cet homme avait l'air inquiet :

— M. le marquis est souffrant, nous dit-il ; pourtant il veut repartir pour Marseille cette nuit même ; il a fait demander des chevaux de poste pour quatre heures....

— Les préparatifs de son mariage exigent peut-être sa présence, dis-je avec tranquillité.

— Tout est terminé ; mademoiselle sait que c'est pour après-demain ?...

Je restai confondue ; je n'avais pas pensé un moment que ce mariage fût si prochain ; il me semblait que mon oncle me laisserait le temps de me reconnaître, que je ne serais pas la dernière à apprendre un événement qui changeait toute ma destinée.

— Il faudra partir demain, dis-je à Eléonore. Elle ne me répondit pas et sortit. Un peu après je remontai dans ma chambre. Le courage me manqua pour entrer chez mon oncle et lui faire mes adieux ; mais en passant devant la porte de son appartement je m'arrêtai. En ce moment, j'oubliai avec quelle indifférence et quelle dureté il m'éloignait de lui ; je ne me souvins que de son ancienne affection pour moi, et mon cœur se brisa à la pensée de notre séparation ; j'eusse donné bieu des années de ma vie pour qu'il me fût permis d'embrasser une dernière fois celui que pendant si longtemps j'avais regardé comme un père. Vers le milieu de la nuit j'entendis du monde dans les corridors du château les domestiques s'appelaient avec des cris d'effroi ; un moment après on frappa à ma porte ; c'était ma femme de chambre.

— M. le marquis est plus mal ! M. le marquis se meurt, me dit-elle.

Je descendis toute éperdue chez mon oncle. Eléonore était déjà près de lui. Quel affreux spectacle, mon Dieu ! Un mal subit, épouvantable, avait frappé mon oncle ; il était là sur son lit, la tête renversée, les yeux ouverts et fixés ; une pâleur livide couvrait on visage, et ses bras se soulevaient avec des mouvemens convulsifs.

— Je crois que M. le marquis est frappé d'une attaque d'apoplexie, me dit le valet de chambre ; il faudrait de prompts secours....

— Montez à cheval ! m'écriai-je ; allez chercher un médecin ; ne perdez point de temps... Que plusieurs exprès partent à la fois dans différentes directions, afin que si les secours manquent d'un côté ils arrivent de l'autre ?...

Je suis convaincue qu'Eléonore eut en ce moment un grand remords d'avoir provoqué la colère de mon oncle, car ce mal subit pouvait être l'effet de l'emportement auquel il s'était livré ;

elle se tenait à l'écart, pâle, épouvantée, hors d'elle-même. Je restai près de ce lit de mort, livrée à des alternatives de crainte et d'espérance tantôt voyant le danger, tantôt rassurée par la tranquillité du malade, qui peu à peu était tombé dans un profond assoupissement. La nuit se passa dans ces angoisses. Vers le matin mon oncle expira sans avoir repris un seul moment connaissance.

Je n'ai conservé qu'un souvenir douloureux et confus des premiers jours qui suivirent ce fatal événement. Un malheur si terrible, si imprévu, m'avait accablée, anéantie. Je laissait les gens d'affaires s'occuper de cette immense succession ; je ne voulus recevoir personne et je m'enfermai avec Eléonore qui était comme moi plongée dans une sorte de stupeur, dans un profond chagrin. Je fus tirée de cette morne apathie par un coup effroyable. Un jour le château fut envahi par les gens de justice ; le procureur du roi dirigea lui-même des minutieuses perquisitions à la suite desquelles je fus arrêtée : on m'accusait d'avoir empoisonné mon oncle !

En achevant ces mots, Lucie baissa la tête et ajouta d'une voix brisée :

—Albert, vous comprenez, maintenant?... Vous voyez toute l'horreur de mon sort... vous savez tout!....

—Achève, lui dit-il en se mettant à ses genoux, pauvre ange! C'est ainsi que je veux t'écouter! Oui, le malheur qui t'a frappée est immense.... mais il ne saurait nous séparer...

—Albert, s'écria-t-elle, savez-vous que j'ai été traînée dans une prison, que j'ai comparu devant un tribunal, que je me suis trouvé en face de l'échafaud?... Oh! que serais-je devenue, mon Dieu! sans l'amitié, sans le dévouement d'Eléonore?....

—Mais il fallait des preuves pour vous accuser, pour vous condamner? s'écria le comte.

—Il y en avait, répondit-elle.

—Achevez? Lucie, achevez? dit-il d'une voix brève et troublée.

IX.

La rumeur publique m'avait accusée, reprit Lucie; un concours inouï de circonstances semblait déposer contre moi. Mlle de Sainte-Luce avait répété partout le mot fatal qui m'était échappé lorsqu'elle vint me donner la première nouvelle du mariage de mon oncle; on l'avait interprété dans un sens qui faisait supposer de ma part la plus atroce préméditation. Tout mon entourage savait que, pendant la longue maladie de ma tante, j'avais eu à ma disposition une petite pharmacie qui contenait des substances si dangereuses qu'on n'en confiait la clé qu'à moi seule. Ma tante, comme presque tous les malades qui éprouvent de vives souffrances, faisait un grand usage d'opium; c'était moi qui préparais les doses et surveillais l'usage de ce redoutable médicament.

Après la mort de ma tante, le coffret où étaient enfermées ces substances resta entre mes mains. La mort violente et subite de mon oncle fit soupçonner un empoisonnement, et comme cette mort me rendait la position, la fortune qui étaient près de m'échapper, la clameur publique me désigna : il faut avouer qu'au premier abord cette accusation avait une monstrueuse vraisemblance! le corps de mon malheureux oncle fut exhumé, les médecins firent des rapports contradictoires; les uns dirent qu'il était mort d'une apoplexie, les autres déclarèrent qu'ils avaient découvert des traces de poison.

Pendant la justice informait et j'étais dans les prisons d'A... Oh! Albert, comprenez-vous cette situation! une jeune fille qu'avaient jusqu'alors environnée l'estime et la considération de tous, dont la vie s'écoulait paisible et pure à la place que la Providence dans sa bonté, lui avait assignée, et qu'un revers inouï précipite tout-à-coup dans un abîme de malheur et d'ignominie. Le sentiment de mon innocence ne me releva pas d'abord; je restai écrasée sous le poids de cette accusation terrible. Au milieu de cette affreuse détresse quelqu'un vint à mon secours, quelqu'un dont l'affection ne s'est jamais démentie, la seule personne au monde, hélas! qui ne doutât pas de mon innocence, ma pauvre Eléonore! Si vous saviez quel dévouement fut le sien! Il n'a reculé devant aucun sacrifice; il m'a soutenue, il a sauvé ma vie.

Je ne vous retracerai pas, Albert, les détails de cette sinistre procédure, mes terreurs, mes angoisses quand je comparus devant mes juges, devant la multitude, animée d'une curiosité cruelle, qui venait assister à ces tristes débats. Je n'avais ni la force ni la présence d'esprit nécessaires pour me défendre, et je ne répondais aux accusations dirigées contre moi qu'en protestant de mon innocence. Mlle de Sainte-Luce et une foule d'autres témoins furent entendus; leurs dépositions vagues et embarrassées n'éclairèrent pas la justice. Eléonore comparut à son tour; elle expliqua la plupart des faits qui s'étaient passés pendant cette nuit funeste; un seul, le plus important de tous, ne put être éclairci: ni elle ni moi ne sûmes dire ce qu'était devenue une boîte contenant de la morphine, et dont la présence dans le coffret où étaient les autres médicaments avait été constatée par plusieurs témoignages et par mon propre aveu: cette boîte avait disparu; sans doute, hélas! pendant les premières perquisitions, dès que le bruit d'une accusation d'em-

poisonnement s'était répandu dans le château, elle avait été détournée, à bonne intention, par quelque main imprudente. Les femmes qui me servaient m'étaient fort attachées; peut-être l'une d'elles.... mais rien ne put faire découvrir la vérité. J'étais tombée dans un anéantissement qui me donnait l'apparence du sang-froid : on s'étonnait de mon courage, de mon impassibilité pendant ces lugubres débats, et l'opinion publique me condamnait d'avance. Cette agonie dura quatre jours; au bout de quatre jours je fus acquittée faute de preuves... mais l'arrêt qui venait de m'absoudre ne me réhabilita pas; je restai à jamais flétrie aux yeux du monde...

Alors je songeai à me retirer dans quelque endroit où mon nom même ne fût pas connu, où je pourrais vivre tranquille et seule avec Eléonore. Un moment j'eus la pensée de traverser la mer, d'aller me réfugier à l'autre extrémité du monde; mais l'amour du sol natal me retint; je cherchai en France la retraite où je voulais m'enfermer pour toute ma vie. En traversant ce pays, il me sembla que je l'avais trouvée. Cette contrée a un aspect qui repose l'âme; la nature y est d'une beauté monotone et paisible, et l'imagination ne cherche rien au-delà de ses calmes horizons.

Je m'arrêtai ici. J'avais recueilli cette immense fortune que le plus grand des malheurs venait de me donner; tous les arrangements me furent faciles. Comme une fille riche excite toujours quelque convoitise et qu'il y a des gens que l'appât d'une belle dot peut attirer de très-loin, je pris le parti de laisser croire que j'étais mariée. J'ai vécu ici quatre ans calme, sinon heureuse; je commençais à oublier ce que je fus naguère; Lucie de Placy n'existait plus, il ne restait que Mme Vialart, la pauvre femme dont l'existence obscure devait s'écouler dans cette solitude : Dieu ne l'a pas voulu.... Voilà toute la vérité, Albert; vous savez maintenant quelle invincible barrière nous sépare. Ma vie, frappée de réprobation, à jamais flétrie par une accusation inique, ne peut s'unir à votre vie sans tache. En me donnant votre nom vous ne me relèveriez pas de cette ignominie, vous y tomberiez avec moi.... Je vous aime assez, Albert, pour refuser cette preuve de votre amour, de votre dévouement.... Vous le voyez, il faut partir, il le faut!....

Elle s'était levée.. Albert la retint.

—Lucie, lui dit-il avec un élan indicible de pitié, de dévouement, de passion, pensez-vous que mon amour soit si timide, si lâche que votre malheur l'ait vaincu! Croyez-vous que je vous laisserai partir, que je renoncerai à vous quand je sais que vous m'aimez; que je vous sacrifierai froidement à je ne sais quelles

craintes, quels scrupules chimériques? Mais ne voyez-vous pas que votre secret vous appartient encore tout entier, puisqu'il n'est connu que de moi? Ne voyez-vous pas que sans secousses, presque sans difficultés, il est possible de rétablir votre position dans le monde? Vous venez de le dire: Lucie de Placy n'existe plus, il n'est resté que Mme Vialart. Eh bien, c'est Mme Vialart que j'épouserai....

—Mais votre mère, Albert, votre mère! s'écria Lucie.

—Elle ignorera tout aussi. Je ne me méfie pas de sa justice; mais votre secret doit appartenir à moi seul. Fermons le passé derrière nous; que votre vie date du jour où vous êtes venue vous réfugier ici.... Lucie! ne voyez-vous pas maintenant devant vous un long avenir de bonheur?

—Ah! dit-elle en appuyant sur l'épaule du comte son visage baigné de larmes, que je suis heureuse déjà, mon Dieu!

Ils s'entretenirent long-temps de leurs projets: les heures s'écoulaient rapides. Déjà un rayon de soleil traçait des bandes lumineuses le long des rideaux encore baissés et jetaient comme une auréole autour du front pâle et animé de Lucie. Tout-à-coup, un léger bruit se fit entendre derrière la porte; c'était la demoiselle de compagnie qui revenait inquisite. Lucie courut au-devant d'elle en s'écriant:

—Ma chère Eléonore! Ah! comme on est ingrat quand on est heureux!.... Je vous oubliais au milieu de mon bonheur, vous qui ne m'avez pas quittée pendant de si mauvais jours!.... Eléonore, remerciez Dieu! Il me rend plus qu'il ne m'avait ôté.

Le jour même Albert apprit à sa mère le choix qu'il avait fait. La bonne dame, qui ne s'étonnait de rien, trouva tout simple que son fils voulût épouser une femme charmante et qui avait un million de dot. Elle fit quelques questions sur la naissance de Lucie, et lorsque Albert lui eut dit que Mme Vialart appartenait à une bonne famille de la bourgeoisie, elle répondit:

—Cela suffit. Peu importe qu'elle ne soit pas noble, puisqu'elle doit quitter son nom pour prendre le vôtre.

Le même soir miss Diana et l'hôtesse de *l'Aimable Folie* s'entretenaient de la grande nouvelle qui mettait en émoi tout le village de P....

—Voilà un événement! s'écria Mme Badillard; j'avais bien dit à mademoiselle qu'il se passait quelque chose; mais elle n'a pas voulu me croire. Sans doute M. le comte et Mme Vialart se connaissent depuis long-temps.

—Je vous dis que non! interrompit violemment miss Diana; cette supposition est absurde.

Où voulez-vous qu'il eût déjà rencontré cette femme ? c'est le hasard qui les a réunis.

—Le hasard est aussi un peu la volonté de mademoiselle, répliqua l'hôtesse avec une bonhomie maligne ; si mademoiselle n'avait pas demandé une lampe qui brûle à blanc, un fauteuil, des tapis, je ne serais pas allée demander tout cela à Mme Vialart ; M. le comte ne se serait pas cru obligé de lui faire une visite pour la remercier, et mademoiselle comprend bien que, ne la connaissant pas, il ne l'aurait pas épousée.

—Oh ! certainement je le comprends, dit miss Diana d'un ton ironique. Puis, incapable de se contenir plus long-temps, elle s'écria : Ce mariage est une honte pour notre famille ! Que dira-t-on dans le monde quand mon cousin y présentera sa femme ! quand le comte de Guercy sera forcé d'avouer qu'après avoir parcouru toutes les grandes villes, toutes les cours de l'Europe, après avoir vu tant de belles et nobles héritières, il s'est arrêté dans un mauvais village de la Lorraine pour épouser une petite bourgeoise ! Lui, elle appartient à une famille de la bourgeoisie ; des gens honnêtes à la vérité ! c'est bien le moins ! Ma tante m'a appris cela avec un incroyable sang-froid. Qui sait encore si elle ne se trompe pas, car enfin personne au monde ne la connaît, cette femme ! D'où venait-elle quand elle est arrivée ici ? Il y a là-dessous quelque mystère.

—Ma foi, je n'en sais rien et personne à P... ne pourrait le dire. Comme Mme Vialart ne reçoit point de lettres, on ne peut pas savoir par le timbre de la poste où sont les gens qu'elle connaît. Une seule fois, il y a de cela un mois ou six semaines environ, quelqu'un d'étranger, une vieille dame qui a passé un quart d'heure ou relai, demanda s'il y avait dans le pays deux dames dont elle donna le signalement. Elle fit une foule de questions ; sans doute elle a connu autrefois Mme Vialart, et elle aurait été bien aise de la retrouver ; mais la diligence de Nancy ne lui en laissa pas le temps....

—Ah ! dit miss Diana, si elle pouvait revenir !....

X.

Lorsqu'on a beaucoup souffert, lorsqu'on a plié sous le poids d'une longue infortune et que tout-à-coup à des jours sombres et troublés succèdent des jours meilleurs, l'âme s'ouvre au bonheur avec confiance, et une sorte d'étonnement se mêle long-temps aux plus douces joies. Lucie l'éprouva ; et d'abord elle ne se livra qu'en tremblant aux vives espérances qui remplissaient l'âme d'Albert. Leur mariage devait être célébré à P... dans cette petite maison que Lucie avait arrangée de si douloureuses prévisions,

où elle avait cru finir sa vie. Leur projet était de voyager ensuite pendant quelques années.

Miss Diana voyait tous ces arrangemens avec une apparence de calme et d'indifférence ; sa fierté lui donnait la force de dissimuler ; mais au fond de l'âme elle était dévorée par une effroyable jalousie, par une haine qui maintenant s'étendait jusqu'à Albert. Elle avait souffert cruellement dans ses passions les plus vives, l'orgueil, le sentiment énergique de sa supériorité, et elle ne pouvait pardonner à cette femme dont les humbles avantages l'avaient emporté sur son altière beauté ; elle ne pouvait surtout pardonner à Albert d'avoir préféré l'obscur Mme Vialart à miss Diana Mevil, la noble héritière que tant d'homages avaient environnée dès son apparition dans le monde.

Un jour que le comte et sa mère étaient chez Lucie, l'hôtesse entra tout effarée dans la salle où travaillait miss Diana.

—Voici du nouveau, dit-elle ; voici une histoire qui réjouira mademoiselle !... Il y a là-bas une vieille dame, celle qui était venue une fois dans la diligence de Nancy ; elle demande de tous côtés la maison de Mme Vialart, de Mlle de Placy, comme elle dit... Marine allait l'y conduire, je l'ai arrêtée... Si mademoiselle voulait descendre comme par hasard...

La vieille fille, Mlle de Sainte-Luce, était encore arrêtée dans la salle à manger ; elle prenait des renseignemens auprès des gens de l'auberge, et cherchait à reconnaître si quelque fautive indication ne l'avait pas trompée ; ce nom de Vialart dérangeait ses conjectures. Elle alla droit à miss Diana dès qu'elle l'eut aperçue et lui dit de sa voix fêlée :

—Ma belle dame, si vous êtes du pays, vous devez connaître deux demoiselles qu'on m'a dit s'être fixées ici depuis quatre ans.

—Je connais une dame, Mme Lucie Vialart, et sa demoiselle de compagnie, Mlle Eléonore, répondit Miss Diana.

—C'est justement cela ! Mais pourquoi ce nom de Vialart ? Est-ce que Mlle Lucie est mariée ?

—Apparemment elle l'a été et elle doit être veuve, car maintenant elle va se remarier ; elle épouse le comte de Guercy ; c'est un honneur auquel elle ne devrait pas s'attendre, répliqua miss Diana d'un ton qui décelait le plus amer dédain.

La vieille fille vit dans ces paroles une allusion sur le passé ; elle crut que miss Diana savait tout.

Eh ! eh ! je sais ce que vous voulez dire, ma belle dame, dit-elle en aspirant lentement une prise de tabac et en regardant Diana en face pour jouir de l'effet que ses paroles allaient produire ; j'allais journellement au château de Bès, j'y étais comme moi ; ce pauvre marquis de Placy

m'aimait beaucoup ; je voyais souvent Mlle Lucie, je savais tout ce qui se passait dans cette maison, et même j'ai entendu des propos... Il ne faut pas parler de cela... Enfin j'ai figuré comme témoin dans l'affaire, et c'est peut-être ma déposition qui a sauvé Mlle de Placy...

— Ah ! fit miss Diana en arrêtant sur Mlle de Sainte-Luce un regard stupéfait et sans la comprendre encore entièrement. Ah ! vous avez vu cela !

— Comme je vous le dis ; j'en ai été malade de saisissement, après le procès ; vous figurez-vous, madame, ce spectacle ! Une jeune fille de dix-huit ans sur le banc des accusés, et puis les juges, les, les avocats en robe noire, et dehors la populace qui criait et voulait voir l'empoisonneuse ; oui, les gens du peuple l'appelaient l'empoisonneuse ! elle été acquittée tout d'une voix... tous les honnêtes gens lui ont rendu leur estime, et je ne crains pas de venir la voir. Ce n'est pas sans peine que j'ai eu de ses nouvelles. On ignorait dans le pays où elle était allée ; mais moi je savais de son homme d'affaires qu'elle avait acheté une terre en Lorraine. Un de mes neveux ayant été nommé receveur dans le département de la Meuse, je suis venue pour l'aider à faire son cautionnement, et j'ai pensé à Mlle Lucie ; il n'est bruit que de sa grande fortune et elle consentira bien à me prêter une trentaine de mille francs. Voilà tout ce qui en est, je ne crains pas de le raconter à tous le monde, parce que, grâce au ciel ! il n'y a rien dans mes affaires qui se doive cacher !

Pendant ce flux de paroles, miss Diana était restée immobile, sans haleine, le regard fixe et animé d'une avide attention, Derrière elle l'hôtesse, l'œil ouvert, la bouche béante, oubliait que le rôti brûlait et qu'on l'appelait à grand cris dans la cuisine.

— Mais, madame, êtes-vous bien sûre de ne pas vous tromper ? dit enfin miss Diana. Êtes-vous bien sûre que cette jeune fille accusée d'empoisonnement soit Mme Vialart.

— Je vais de ce pas en chercher la preuve, répondit Mlle de Sainte-Luce piquée de ce qu'on mettait en doute sa perspicacité.

— Je vous accompagne ! s'écria miss Diana, allons !...

— Il faut que je les suive ! murmura l'hôtesse. Dieu du ciel ! il va y avoir là-bas un beau coup de théâtre !

Le petit cercle réuni en salon de Mme Vialart s'était augmenté ce jour-là du curé de P... On causait gaiement autour du foyer où pétillait la flamme claire du bois de charme, car les jours d'automne étaient déjà venus. Le comte et Lucie faisaient longuement l'itinéraire d'un voyage en Italie ; et aux fréquentes stations qu'ils

se proposaient de faire, à la scrupuleuse attention qu'ils voulaient mettre à visiter ensemble tous les monuments de cette terre explorée par la curiosité de tant de touristes, on pouvait conjecturer que des années s'écouleraient avant leur retour. La comtesse de Guercy soutenait, avec le curé, une espèce de discussion religieuse et politique, sur les différentes sectes tolérées dans les états de l'Union, et la demoiselle de compagnie travaillait à l'écart, devant une fenêtre. Tout à coup la porte du salon s'ouvrit et l'on entendit une voix qui disait au domestique :

— Annoncez Mlle Agathe de Sainte-Luce et miss Diana Nével.

À ce nom Lucie se leva droite, le regard fixe, les lèvres pâles et agitées d'un frémissement nerveux ; puis ses genoux faiblirent et elle retomba sur son siège en murmurant :

— Mlle de Sainte-Luce ! Ah ! je suis perdue, Albert !

Par un mouvement instinctif, Albert s'était jeté devant elle comme pour la cacher et la défendre ; il était pâle et tremblant aussi. La demoiselle de compagnie s'était retournée avec un cri sourd et semblait frappée de la foudre ; la comtesse de Guercy regardait autour d'elle d'un air étonné.

— Chère madame ! quel bonheur de vous avoir retrouvée ! s'écria Mlle de Sainte-Luce en s'avançant les bras ouverts ; puis s'arrêtant un peu interdite de la morne stupéfaction avec laquelle on l'accueillait, elle ajouta : — Est-ce que je vous dérange ? en ce cas je vous demande mille pardons et je me retire...

— Non pas encore, mademoiselle, dit miss Diana en l'arrêtant ; il faut répéter ici en présence de Mme la comtesse de Guercy et de son fils, ce que vous m'avez raconté déjà ; il faut leur apprendre ce que vous savez ; il faut déclarer quelle est cette femme qui se fait appeler ici Mme Vialart, et dont le véritable nom est Lucie de Placy...

— Moi ! que voulez-vous que je dise ?... Je ne sais rien, s'écria la vieille épouvantée et en reculant vers la porte.

Miss Diana jeta sur elle un regard de mépris.

— Ah ! vous avez peur, dit-elle, peur de dire la vérité ! eh bien, c'est moi qui parlerai !... M. le comte, cette femme à laquelle vous allez donner votre nom a été frappée par une accusation qui devait l'envoyer à l'échafaud ; elle a subi l'infamie d'un jugement...

— Je le savais !... interrompit le comte en arrêtant sur miss Diana un regard qui la fit pâlir ; puis, allant vers la comtesse, il ajouta : Pardonnez-moi, ma mère, d'avoir manqué de confiance, d'avoir douté de votre noblesse d'âme, de votre justice, de vous avoir caché l'affreux malheur qui a frappé une vie innocente... Ma mère, vous

savez tout maintenant et vous ne repousserez pas cet ange... Venez, Lucie, venez près de ma mère; c'est là, entre nous deux, qu'est votre refuge...

— Ma fille, dit la comtesse en pleurant, je n'ai pas besoin d'explication pour croire à votre innocence. Je vous connais bien, je sais que vous êtes la créature la plus noble, la plus candide, la plus pure. Oui, venez près de moi.

Lucie s'approcha avec un prompt mouvement et se mit aux genoux de la comtesse.

— Merci, madame, s'écria-t-elle avec un accent indécible de reconnaissance, de douleur et de résolution, oh ! merci ! les paroles que vous venez de prononcer resteront dans mon cœur comme une puissante consolation. A présent je sais ce que je dois à votre noble confiance, à votre générosité, au dévouement d'Albert, à moi-même. Je n'accepterai pas le sacrifice que tous deux vous voulez me faire. Ma résolution est irrévocablement prise : jamais je n'épouserai M. de Guercy. Ce moment est celui de notre séparation, de nos derniers adieux.

— Lucie ! oh ! Lucie. c'est impossible ! s'écria le comte éperdu.

— Albert, dit-elle en détournant la vue, n'éprouons pas nos forces et notre courage dans une lutte inutile ; plions sous l'inexorable loi de la nécessité. Je ne doute pas de votre amour, de votre dévouement ; je sais que vous me feriez sans regret le sacrifice de votre position dans le monde, d'une partie de la considération qui vous environne ; mais moi je verrais ce sacrifice avec un affreux remords. La femme à laquelle vous donnez votre nom doit être au-dessus du blâme et même du soupçon, et moi je suis à jamais flétrie, rien ne peut me réhabiliter : vous voyez bien qu'il faut nous quitter, Albert !

Elle se releva, et jetant un long regard autour d'elle comme pour chercher l'appui qu'elle était habituée à trouver dans ses malheurs, elle reprit d'une voix plaintive,

— Eléonore !....

— Me voici ! répondit la demoiselle de compagnie en paraissant au seuil de la porte.

Personne n'avait remarqué qu'elle était sortie au moment où miss Diana avait si violemment interpellé le comte. Elle s'avança en chancelant et vint se jeter aux genoux de Lucie ; puis, se tournant vers les spectateurs de cette scène douloureuse, elle dit d'une voix brève, entrecoupée et avec une sorte d'autorité :

— Il faut des témoins pour entendre ce que je vais dire ; il faut que la déclaration que je vais

faire soit publique... Faites entrer tout le monde !... Puis, s'adressant au prêtre, elle ajouta : Ceci, monsieur, est la confession d'une mourante !....

Une surprise pleine d'anxiété se peignait sur tous les visages ; tous les regards étaient fixés sur Eléonore avec une expression d'effroi ; car son visage était livide comme celui d'une morte et un tremblement convulsif agitait tout son corps. Elle se releva sur ses genoux, et joignant les mains dans l'attitude d'une condamnée qui fait amende honorable, elle dit d'une voix ferme : Je déclare ici devant Dieu et ceux qui m'écoutent que Lucie de Placy est innocente du crime dont elle fut accusée ; c'est moi qui ai empoisonné le marquis de Placy....

Lucie penchée vers la malheureuse, se rejeta en arrière avec un mouvement d'horreur ; une sourde exclamation s'éleva dans l'auditoire, puis il se fit un si grand silence qu'on entendait comme un faible murmure la respiration de toutes ces poitrines haletantes.—Oui, reprit Eléonore d'une voix brève, j'ai empoisonné cet homme qui m'avait séduite, que j'aimais... je l'ai empoisonné par jalousie... et je n'ai pas eu le courage d'avouer mon crime quand une innocente fut accusée... j'eus la lâcheté de sauver ma vie aux dépens de son honneur... mais, je le jure, si elle eût été condamnée, je ne l'aurais pas laissé aller à l'échafaud... Lucie, Lucie, vous pardonnerez à une misérable... aujourd'hui il fallait ma vie pour votre bonheur... je l'ai donnée... Lucie, une dernière fois... votre main en signe de pardon !

En achevant ces mots elle fut saisie d'une horrible convulsion ; on la releva, on la porta sur un lit ; Lucie, éplorée, se pencha sur elle en s'écriant :

— Eléonore ! oui, je vous pardonne !... et Dieu aussi vous pardonnera... mais la justice humaine !... malheureuse !... comment vous sauver à présent !....

— Vous voulez me sauver ! murmura Eléonore ; pourquoi ? je ne crains rien.

— Ah ! dit Lucie, au désespoir, vous ne comprenez donc pas !... ces aveux faits devant tant de témoins !... Il faudrait vous cacher... partir aujourd'hui même... Il y va de votre tête ! Demain peut-être les gens de justice seront ici !....

Eléonore fit un mouvement, et montrant une boîte cachée dans son sein, elle murmura :

— Ils viendront trop tard, Lucie, j'ai pris le reste !

POESIE.

LA MACHINE A VAPEUR,

Sur un chemin de fer dont la double nervure,
 Aux miracles de l'art soumettant la nature,
 Courait en noirs filets sur les monte nivelés,
 Les fleuves asservis et les vallons comblés,
 La machine de Watt, en sifflant élançée,
 Du bruit de ses pistons frappant l'air agité,
 Volait rasant le sol, par la vapeur poussée ;
 Et défiant dans sa rapidité,
 L'atelage divin par Homère chanté.
 Comme une comète enflammée.
 Elle jetait aux aquilons,
 En épais et noirs tourbillons,
 Sa chevelure de fumée.

Trente wagons, chargés d'hommes et d'animaux,
 Etaient dans son essor entraînés sur sa trace.
 On eût dit un village, habitans et troupeaux,
 Qu'un ouragan foudroyeux entraînait dans l'espace ;
 Et, de cette merveille avides spectateurs,
 Tous les peuples du voisinage
 Couraient saluer son passage
 De leurs transports admirateurs.

Tout à coup la machine, échappant de sa voie,
 A travers les rochers court, éclate et se broie.
 Le fracas des wagons par les wagons heurtés,
 Les cris des voyageurs l'un sur l'autre jetés,
 Font succéder l'horreur à la publique joie.
 Ce train si pompeux, si bruyant,
 Où l'homme avec orgueil contemplant sa puissance,
 N'est plus qu'une ruine immense
 D'hommes et de débris, pêle-mêle effrayant.
 Et d'où vient ce malheur, cette prompte déroute ?
 D'un tout petit caillou qu'a jeté sur la route
 La main débile d'un enfant.

O vous, que dans ce temps si fertile en naufrages,
 De la fortune encor enivrent les faveurs,
 Conquérons de tous les étages,
 Grands auteurs, dont l'esprit se perd dans les nuages,
 Où vous ont élevés des compères menteurs,
 Vous tous, qui d'un char de victoire
 Eclaboussez le monde, et vous faites accroire
 Que le jour ne luit que pour vous,
 Brillans aventuriers, illustres casse-cous,
 Triomphez, roulez votre gloire ;
 Mais gare les petits cailloux !

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant de semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & Co.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou les remettre entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Architecte, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.